

levait et les essuyait parfois du revers de sa manche, et, tout en mangeant reprenait le fil de son discours.

—Voyons, mon gars, finit par lui dire Françoise, ne te presse pas, soupe à ta faim, bois un coup, sans cela tu vas étouffer ; puis doucement, tu nous expliqueras ce que tu as vu ; car je veux que le loup me croque si j'ai rien compris à ce que tu nous racontes depuis un instant.

—Oui, m'ame Françoise, répliqua l'affamé, en broyant entre ses dents une aile de poulet, après avoir vidé d'un trait une moque de cidre. J'ai eu une rude peur, allez, et je vous prie de croire que je ne suis point revenu de Nantes par la grande route. Il y avait des hommes sur la chaussée ! il y en avait ! il y en avait ! avec des piques, des fusils, et leur affreux bonnet rouge, plus fait pour effrayer les taureaux et les vaches que pour couvrir la tête des chrétiens, pour le sûr. Quand j'ai vu ça, qu'ils avaient l'air d'être dans un vilain état, rouges et perdus chantant la Carmagnole, jurant comme des païens et des Juifs, et surtout après ce qui s'était passé déjà, j'ai tiré sur ma droite. Ah ! j'ai fait un rude tour, allez ! J'ai pris par Orvault, j'ai traversé le bois Morin, et je suis arrivé ici, il était temps. J'étais fini.

—Pauvre p'tiot, dirent les chambrières, il s'a allongé de plus de trois heures.

—Et, dis, Yvon, interrompit Noël le piqueur, tu ne sais pas où ils allaient, les hommes à piques ?

—Je ne leur ai point demandé, m'sieu Noël. Faut croire qu'ils vont encore brûler quelque château, quelque domaine, puisque depuis six mois on ne voit plus que cela dans les entours.

—Bonté de Dieu ! s'écria Françoise, quand le pays sera-t-il délivré de tous ces bandits ?

Les filles de chambre et de cuisine firent un grand signe de croix et le piqueur, ainsi que le cocher, hochèrent tristement la tête.

Cependant, le jeune gars, après avoir dévoré un à un les membres du poulet, être revenu aux crêpes, tout en vidant un fort pichet de cire, s'était arrêté pour respirer un peu. Françoise jugea le moment venu de lui faire reprendre sa narration.

Parti de Kermarc le matin même, pour aller commander des provisions à Nantes, il en était revenu beaucoup plus tard qu'il n'eût dû le faire. Il lui était donc arrivé quelque chose d'extraordinaire, car Yvon-Louic, serviteur zélé et modèle, était incapable de muser en route ou de s'enivrer.

—Enfin, continua-t-il après avoir respiré longuement, voilà la chose : Ja suis parti ce matin pour faire toutes les commissions, vous vous en souvenez bien, m'ame Françoise. Sur les dix heures, j'étais à Nantes. Je me suis d'abord rendu chez Coltar, à la Gerbed'Or, pour la provision de cassonade, pour l'huile, pour le poisson sec. Puis, je suis allé rue de l'Héronnière pour la poudre et les b...

—Tais-toi, fit Françoise d'une voix sourde, en jetant un regard soupçonneux du côté de la cheminée.

—Tranquillisez-vous, m'ame Françoise, reprit Yvon en clignant de l'œil. Je n'ai rien oublié. Suffit. J'ai été chez Nicolet, le charpentier, et je suis arrivé chez Briffot pour le vin. Voilà qu'une fois chez M. Briffot, qui, comme vous le savez, demeure sur la Fosse, je vois dans la rivière une grande galiote, peinte en noir, et sur laquelle on hissait de tous les côtés des pavillons rouges. Une foule énorme regardait ça sans souffler. On eût dit d'un grand enterrement, tant tout le monde était triste. Voilà que, dame, vous savez bien, m'ame Françoise, je suis un peu curieux, je m'approche d'un gros Monsieur bien mis qui, appuyé contre une des bornes du quai, sifflottait une petit air guilleret, et je lui demande poliment ce que l'on va faire là. Le Monsieur regarde mon costume, mon chapeau, mon bragou et...

—C'est la Thérèse, qui me répond, en roulant des yeux furibonds, une gabarre ; on en fait une prison ! Une prison tu entends, espèce de Chouan, pour tes gredins de prêtres et tes brigands de nobles, et on t'enverra les rejoindre si tu ne travailles pas pour la République une et indivisible.

—Le misérable, s'écria Françoise en devenant toute rouge.

—Ma foi, je n'ai pas demandé mon reste et j'ai pris ma course en me recommandant à la bonne madame Sainte-Anne. D'autant que le monsieur venait de me montrer du doigt à deux soldats. Mais ce n'était que le commencement de mes aventures. Je remonte à toutes jambes du côté de la place Graslin, là où ils ont établi leur machine pour couper es têtes. Je voulais gagner la route de Gigant. Me voilà tout à coup arrêté par la foule